

Jacques NASSIF – « Ecritures de la psychanalyse, transmission, style, auteurs »

Je vous remercie. Au point où nous en sommes de l'après midi, je trouve que vous avez entendu des discours très autorisés et que je vais peut être me permettre de trancher un peu avec ça en me présentant, tout bêtement comme auteur. Ces messieurs et cette dame sont des auteurs, bien évidemment. Si modestes qu'ils se soient présentés, moi j'en suis persuadé. Ce sont des auteurs qui m'enchantent, qui m'animent, qui me poussent à écrire moi-même. Donc, à ce titre, ils m'ont fait rêver, ils m'ont "dégrimé" et c'est par rapport à eux que je me suis parfois déterminé, parfois contre d'ailleurs.

C'est pour ça que je voudrais un peu relancer les choses, animer un peu l'après midi qui pourrait sinon, je crois, s'endormir un peu. D'abord, en vous citant en exergue, un passage d'un ami qui vient de publier un livre. Il s'agit de Nestor Braunstein, un livre qui va sans doute paraître en français. Voilà ce qu'il dit dans son introduction : " ce livre, comme la majorité de ceux publiés par des psychanalystes est un livre composé de fragments. Freud, à la vérité, écrivit très peu de livres même si ses œuvres sont publiées en vingt trois volumes. Lacan, à l'exception de sa thèse qui est antérieure à son introduction dans la psychanalyse n'en a jamais écrit aucun.

Y a-t-il des raisons à cela ? On pourrait en aligner plusieurs. Le psychanalyste travaille rarement durant des années autour d'un seul thème, l'abondant à partir de diverses perspectives. La pratique de son métier, le lieu d'où il extrait ce qu'il pourrait écrire l'oblige à une discontinuité, à une disponibilité vagabonde de son attention flottante, à une immersion permanente dans des discours d'une kaléidoscopique diversité. On aurait lieu de se méfier d'un analyste qui cherche à être systématique et exhaustif. Ce fut l'une des critiques que j'ai reçues quand j'ai publié " La Jouissance ". Par ailleurs, bien que l'on puisse donner un séminaire au long cours sur un même thème, les sollicitations sont diverses, les publics, les interlocuteurs, les thèmes des congrès et des colloques, les préoccupations personnelles sont des facteurs de dispersions. Le regretterons-nous ? "

Vous voyez que le thème de l'acteur est immédiatement présent dans tout ce qui est dit là. Mieux vaudrait faire l'éloge de la dispersion, faire de nécessité vertu. Mieux vaut faire appel, comme Mallarmé, Cortazar et Calvino aux lecteurs comme opérateurs au sens rigoureux, chirurgical du terme. Il ne s'agit pas de saupoudrer de thèmes divers un lecteur averti mais de lui donner l'occasion de découper et de déployer, d'organiser la psychanalyse à sa façon avec des fragments, des aphorismes, des coupons de cliniques, d'allusions et de citations. Davantage que sur la fonction et le champ, travailler sur la fiction et le chant comme on le fait dans la séance analytique sans pour autant s'abandonner aux agréables tentations de l'association libre.

Voilà, je crois, avec ce texte cerner un point qui me paraît important et qui est celui de la difficulté, effectivement, à rester kaléidoscopique, dispersé aphorismatique, fragmentaire. Je crois qu'aucun des auteurs qui sont à cette table n'y est véritablement parvenu, entre parenthèse. On a publié, je crois, de véritables livres qui feraient mentir cette affirmation. Cela pose déjà une question. Pourquoi, la tentation du systématique et de l'exhaustif alors qu'effectivement, Freud a essayé d'éviter d'être systématique. En tous les cas ce n'est pas par hasard qu'il n'a jamais fini, achevé cette fameuse métapsychologie qu'il avait prévue, en je ne sais combien de textes, et qu'il en a détruit certains. Je vais peut être davantage parler de moi

que ne l'ont fait mes amis en disant que je me suis distrait de cette nécessité tellement patente dans " Freud, l'inconscient " par exemple, avec des correspondances. Des correspondances soit imaginaires avec cette fameuse jeune fille- là, Julie, ou réelles avec un historien réel à propos d'un cas réel.

Ce sont des correspondances qui me paraissent pouvoir relever du texte de psychanalyse en tant que tel ; ça finit par donner un livre de psychanalyse dans la mesure où le lecteur est pris à partie d'une façon complètement différente quand il lit une lettre et quand il lit un traité. Voilà un truc, s'il fallait parler de truc, qui me paraît devoir être utilisé. J'incite à y aller de cette forme littéraire mais je crois, précisément, que loin d'être seulement une nouvelle discursivité, la psychanalyse est un nouveau genre littéraire. Voilà ce que je crois que l'on peut dire du texte psychanalytique. Il innove. Lorsque Krafft-Ebing brocarde Freud en disant : contes de fées scientifiques, il ne saurait si bien dire.

On a inventé un nouveau genre. Peut être que Jules Vernes est le grand frère de Freud mais il y a toutes sortes de textes, je pense, dans la littérature, à des textes de Segalen ou de Villiers de L'isle Adam qui relèvent de ce nouveau genre littéraire dans lequel Freud va s'insérer. A ce titre, ce nouveau genre littéraire peut aller jusqu'à rester non signé dans la mesure où il fait intervenir des tiers. Je veux dire que si la psychanalyse invente quelque chose, c'est bien le fait que l'auteur n'est plus celui qui signe. Même dans l'histoire de la Lucia Tower en question par laquelle Jean Allouch nous a " freudiennement " alléché, pour aller chercher ce texte, ces dix pages, on a vraiment envie de le lire, mais son analysant est auteur à part entière autant que Lucia TOWER, et c'est de cela qu'il s'agit avec la psychanalyse.

C'est que nous donnons voix à des auteurs absents. C'est en cela que la psychanalyse produit un genre littéraire nouveau. Et peut être aussi, c'est en cela qu'elle échappe au systématique et à l'exhaustif qui sont la marque du délire. Bien évidemment, dans notre cas, et je ne crois pas que quelqu'un comme Claude RABANT me critiquera à ce propos, le délire est la pente, la tentation, ce à quoi on peut incliner, puisque tous ces termes ont été employés, quand on écrit en psychanalyse et quand on écrit de la façon la plus systématique et autorisée qui soit. Il faudrait savoir, justement, si on n'est pas tenté par le délire.

Et bien, je crois que l'on y est d'autant plus tenté que l'inconscient, lui, se situe entre les langues. Tout décrypteur de l'inconscient ne peut pas ne pas se faire un passeur de langue, je dirais même un mot qu'il faudrait peut être inventer à la manière de Joyce, se faire un transducteur plutôt qu'un traducteur. C'est quelqu'un qui fait exister les mots d'une langue étrangère dans la langue qu'il écrit et avec laquelle il signe. Cette façon de trouser une langue par une autre, vous avez entendu aujourd'hui, les langues étaient au rendez-vous, comme par hasard. C'est inévitable. Il y a des auteurs en psychanalyse qui ont intronisé la nécessité d'être des passeurs de langue dès lors qu'il s'agit de psychanalyse. Eh bien, ça aussi c'est une pente délirante. Une pente qu'on peut essayer, une tentation, une inclination dont on peut essayer de se sortir en devenant, effectivement, traducteur.

Ce qui est, je ne dirais pas un violon d'Ingres étant donné la difficulté et le nombre d'heures que ça représente, mais je me suis mis à la traduction, il a fallu que je passe, - je dirais dans mon devenir analyste ou pour éviter de tomber ailleurs peut être, par des traductions. J'ai traduit de la poésie (Philippe Larking) et je viens de traduire un roman espagnol d'un auteur espagnol qui s'appelle Juan Jose Mias et dont le titre, à lui seul, devrait quand même vous intéresser puisqu'il s'agit de " L'ordre alphabétique ". Si j'écrivais un

roman moi-même, de quoi serait-il fait ? Parce que, c'est bien sur une rencontre, ce roman. Je me suis cru investi par le devoir, la mission, de le traduire, uniquement parce qu'il parlait d'une frontière, d'un clivage, d'une limite, avec des points de passages entre un monde et un autre. L'auteur, lui, dit : " passer de l'autre côté de la chaussette ". De l'autre côté de la chaussette, il y a un monde où certaines menaces se réalisent. C'est-à-dire que les livres s'envolent, la lettre disparaît, tout ce qui est chose écrite se pourrit et finit par rendre toute civilisation qui est fondée sur l'écrit en passe de déchéance.

C'est l'histoire, donc, d'une déchéance de l'autre côté alors que du côté où tout se passe bien et où les livres sont bien en place dans leur rayon, comme ici, et bien c'est très ennuyeux. Rien n'a de sens, le désir est impossible. Et puis, c'est un livre qui parle du deuil, d'un deuil effectué par un travail sur la langue. Vous verrez que ça peut aller aussi loin que " La Disparition " de Perec, Ali Magoudi l'a véritablement démontré, il parle d'un travail de deuil sur la langue, il parle de la Shoah. Eh bien, " L'ordre alphabétique " lui, c'est un travail de deuil qui fait qu'on se coltine la diminution de la langue.

C'est-à-dire qu'il y a des mots qui disparaissent, qui sont imprononçables, il y a même une lettre qui tombe de la dentition, dit-il, du langage et donc, les mots qui comportent cette lettre, jusqu'au mot homme et femme, en espagnol ombre et mujer, et bien la relation entre ombre et mujer ne peut pas être la même puisque la lettre manque. Vous pouvez imaginer la difficulté de traduire ce genre de chose. Mais, enfin, c'était une gageure tout à fait passionnante.

Donc, un désir qui s'accomplit dans la fiction et un deuil qui se fait aux dépens de la langue et surtout un récit de choses vues, mais vues à travers des situations de voix qui les rendent visibles parce qu'audibles. D'où une prédilection pour l'élocution, de phrases qu'il suffirait de donner à entendre en les sortant de leur contexte. C'est un roman, donc, qui est tout à fait, pour parler d'auteurs que vous connaissez mieux, dans la lignée de Pinget, de Perec ou de Queneau. Mais, précisément, je n'écris point de roman. Je me suis piqué, comme ça, pour traduire, mais je n'écris point car la psychanalyse ne se situe pas dans cette lignée là. Elle se situe de la façon la plus radicale dans la descendance de tous ces Bartleby qui ont inopinément pris la décision de " do no more writing " et cela pour s'offrir, eux-mêmes, à la fiction d'un praticable où il ne leur sera pas adressé de lettres, où l'on se passera d'écrire. Et, bien évidemment, que ce psychanalyste, cette fonction de psychanalyste engage à ne pas prendre de notes et à faire disparaître l'écrit de son lieu comme support de mémoire.

Donc, je ne donnerais pas la main à la phobie de la psychanalyse que provoque de plus en plus une vulgarisation à bas prix de son discours dans les magazines, et une passion, pourtant freudienne, de certains psychanalystes à donner dans la vérification. C'est un terme que Freud emploie, par exemple, dans le petit Hans qui lui permettrait de vérifier, comme ça, sur un enfant des thèses élaborées ailleurs. Or, précisément, il n'y a pas, en psychanalyse et même quand on écrit des livres ce n'est pas pour cela, de savoir préétabli que les analysants viendraient vérifier et que certains auteurs pourraient donc signer. S'il y a une chose à dire, à propos de cette question de l'auteur, c'est celle-là. Et cela entraîne immédiatement que la passe dont on a parlé constamment cette après midi s'avère être un lieu d'anti-vérification. C'est-à-dire un lieu où, précisément, un sujet aura à faire savoir que son cas va à l'encontre de la théorie reçue, pour situer aussi un titre de Freud.